Champ de Mars des députés avant mission de concilier avec les Parisiens le pacte de la Fédération nationale; la fête fut fixée pour le 14 juillet 1790. On lit dans l'adresse d'une députation municipale à l'Assemblée Nationale: "Dix mois sont à peine écoulés depuis l'époque mémorable où des murs de la Bastille conquise s'éleva un cri soudain: Français! nous sommes libres! qu'au même jour un cri plus touchant se fasse entendre: Français! nous sommes frères! Oui, nous sommes frères, nous sommes libres, nous avons une patrie. Nous ne sommes plus Bretons, ni Angevins, ni Parisiens, nous sommes tous Français: c'est le 14 juin et que nous avons conquis la liberté, ce sera le 14 juillet que nous jurerons de la conserver."

Les travaux à faire au Champ de Mars étaient si considérables, que malgré les quinze mille ouvriers réquisitionnés par l'Assemblée nationale, ils n'auraient jamais pu être terminés à temps sans l'appel patriotique fait à toute la population parisienne de se transformer en ouvriers. L'appel fut entendu et l'on vit, nous dit l'historien, cette chose unique et sans précédent. Trois cent mille ouvriers volontaires de tout âge, de toute condition, sous la loi d'une cordiale égalité, au bruit des chansons, creusant, roulant et levant la terre. "En quelques jours tout fut terminé: au centre du Champ de Mars s'éleva le colossal autel de la patrie, autour duquel prêtèrent solennellement le serment civique les députés de toutes les gardes nationales de la France et des corps de l'armée, mêlés à tous les pouvoirs publics. Les travaux du Champ de Mars furent exécutés par les Parisiens transformés en terrassiers et chantant l'air populaire du "Ça ira" ce chant qui fut entonné d'un bout à l'autre de la France et qui fut, on peut dire, élevé à la hauteur d'un chant national, n'avait pas d'auteur connu et se résumait dans une idée unique: ça ira, ça ira, la liberté s'établira, ça ira, ça ira, malgré les tyrans tout réussira.

On a donné une assez curieuse origine à ce nom de Ça ira: ce requisitoire, dit un journal politique, nous vient du nouveau monde. Franklin, ce bon sens en lunettes, avait appris dans une poche de son habit ... Comme chaque jour on lui demandait des nouvelles de la Révolution américaine, et que cela était un acquit de politesse et une question d'habitude, le bonhomme économiste répondait avec un sou- [illegible]

M. EUG. DEBLANC,
Président du Comité des Privilèges.

Rouget de Lisle naquit à Lons-le-Saunier le 10 mai 1760, et mourut à Choisy-le-Roi, près de Paris, le 26 juin 1836. Tout jeune encore il composa quelques pièces de vers qu'il mit lui-même en musique, montrant ainsi des dispositions également heureuses pour la poésie et pour la composition musicale. A seize ans sa famille l'envoya à une école de génie militaire d'où il sortit en 1784 lieutenant en second; cinq ans après il était capitaine. Au mois d'avril 1792 il était en garnison à Strasbourg lorsqu'il fut invité à un dîner donné par M. de Dietrich maire de la ville. C'était le lendemain du jour où la France venait de déclarer la guerre à l'Autriche. Pendant le repas, la conversation roula sur les événements politiques on parla surtout de la guerre qui venait d'être proclamée et on émit le voeu que dans cette circonstance solennelle quelque inspiration poétique répondit au sentiment d'enthousiasme de la nation. Le maire se tourna vers le jeune capitaine de génie et lui dit "voyons Rouget, vous qui êtes poète et musicien, faites-nous quelque chose qui mérite d'être chanté". Rouget s'en défendit d'abord, mais excité par les instances de ses camarades, il se retira vers minuit dans sa chambre, prit son violon, et au matin il avait composé les paroles et la musique de l'hymne qui devait immortaliser son nom.

M. VITAL TUJAGUE,
Président du Comité des Privilèges.

Jamais un chant populaire n'a pu approcher de l'effet délirant du refrain de la Marseillaise. M. J. Chénier composa pour la fête du 14 Juillet 1794 l'hymne patriotique connu sous le nom du Chant du Départ. Cet hymne dont la musique fut composée par Méhul produisit à son apparition une sensation profonde. Chaque strophe finissait par le refrain suivant: "La République nous appelle, sachons vaincre ou sachons périr. Un Français doit vivre pour elle. Pour elle un Français doit mourir." Le premier vers du chant du départ est caractéristique. La victoire en chantant nous ouvre la barrière; mais c'est plutôt un hymne national qu'un chant guerrier. Son allure est plus pompeuse que celle de la Marseillaise, son éclat moins intense. On n'y trouve pas cette fougue exubérante qui semble annoncer l'approche d'un ouragan contre lequel tous les efforts doivent se briser.

La vigueur très réelle du Chant du Départ est contenue et manque un peu d'accent, sa sévérité même inspire plus le respect que l'enthousiasme, en un mot, c'est plutôt une oeuvre de réflexion que d'inspiration et de spontanéité.

Dans la "Marseillaise", les strophes ne sont pas toutes de la même vigueur intense. La première et la sixième pour moi sont celles qui ont le plus de mérite comme poésie. Le [illegible] patriotique de la sixième strophe: "Amour sacré de la patrie, conduis, soutiens nos bras vengeurs, Liberté, liberté chérie, combats avec tes défenseurs", a été imité par Eug. Scribe dans l'air [illegible] de Masaniello de l'opéra de "La Muette": "Amour sacré de la patrie, Rends-nous l'audace et la fierté: A mon pays je dois la vie. Il me devra la liberté."

L'imitation même avec sa musique entraînante est [illegible] de l'original. Le septième couplet de la Marseillaise n'est pas de Rouget de Lisle: il fut ajouté pour être chanté par les enfants de la France et pour éveiller dans leurs âmes ce [illegible] patriotique. "Nous entrerons dans la carrière, quand nos aînés n'y seront plus, nous y trouverons leur poussière et la trace de leurs vertus. Bien moins jaloux de leur survivre que de partager leur cercueil, nous aurons le sublime orgueil de les venger ou de les suivre."

Rouget de Lisle composa beaucoup de pièces qui sont oubliées aujourd'hui, et il n'est connu que comme l'auteur de la Marseillaise. Il mourut à Choisy le Roy, près de Paris, en 1836: plus de dix ans après sa mort, Alexandre Dumas fit entendre dans son drame du Chevalier de Maison Rouge un chant qui eut un succès immense et qui reçut le nom de Chant des Girondins, parce que dans le drame, il était entonné lorsque les Girondins marchaient au supplice: le refrain de ce chant est connu de tout le monde; les paroles et la musique sont également admirables. "Mourir pour la patrie c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie". Or, il s'est trouvé qu'Alexandre Dumas avait emprunté ce refrain à Rouget de Lisle qui l'avait publié comme partie du chant de Roland à Roncevaux composé par lui.

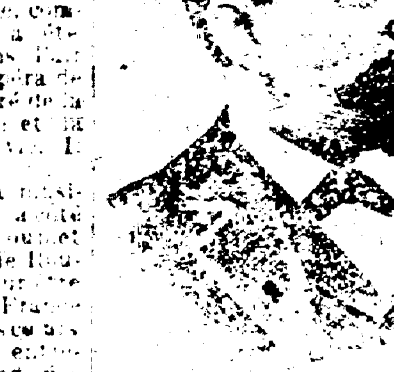
Au commencement de la Terreur, Rouget de Lisle fut arrêté comme suspect et jeté dans les prisons de St-Germain en Laye: il en sortit après la chute de Robespierre, en chantant l'hymne du 9 Thermidor, que cette circonstance lui avait inspiré. Cet hymne n'a rien ajouté à sa réputation.

Sous l'Empire, sous la Restauration et pendant toute la durée du Second Empire, la Marseillaise fut mise à l'index: c'était une grave offense, un crime de lèse-majesté que de la faire entendre même dans les familles, mais aussitôt que la troisième république fut proclamée, l'hymne de Rouget de Lisle reprit sa place comme chant national de la France. Je dis national parce que ce n'est plus un chant révolutionnaire, pas plus que la constitution actuelle de la France est une constitution révolutionnaire.

Pas un régime de gouvernement depuis le triste règne de Louis XV n'a duré aussi longtemps que la République actuelle. Vous avez vu les présidents et les ministères se suivre et se succéder sans bouleversement et sans désordre. Toutes les questions d'administration intérieure se débattent sur le terrain parlementaire et l'opinion publique semble enfin comprendre que la répression des abus de la politique et les réformes demandées doivent s'obtenir en s'attaquant aux ministères responsables, et non pas aux institutions: les ministres passent, mais la république reste.

A titre de preuve que la République s'est affermie comme institution permanente, nous avons vu de nos jours un spectacle qui n'aurait guère été possible il y a cent ans. Félix Faure, président de la République, accueilli, il y a quelques années à St-Pétersbourg, comme ami et comme représentant une nation aimée par le Tsar de toutes les Russies, cimentant par sa visite la glorieuse alliance franco-russe.

Et ces jours derniers nous avons vu le splendide, le royal accueil fait à Emile Loubet, président de la République, non seulement par les souverains d'Angleterre, le roi Edouard a toujours aimé la France, mais par toute la population de Londres, témoignant de sa sympathie et de son désir de conserver la paix. Ces événements ont une importance capitale dans l'histoire des nations. Ils tendent, en cultivant les sympathies des peuples entre eux, à faire disparaître les préjugés de race et de pays. L'avenir arrivera par ces moyens à réaliser le rêve de Béranger, la sainte alliance des peuples. Peuples, formez une sainte alliance et donnez-vous la main.



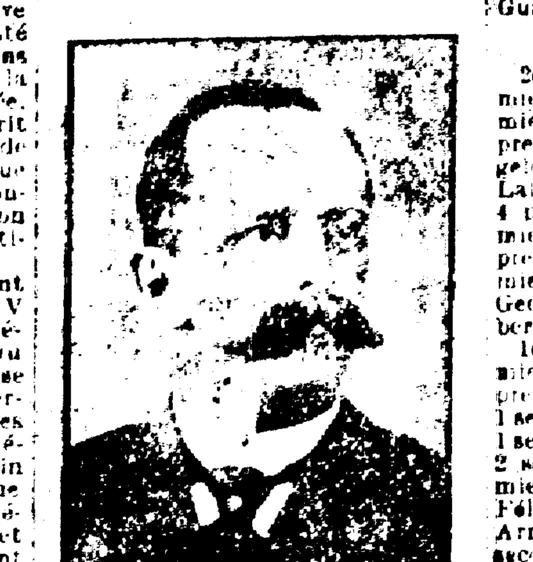
M. F. BILDSTEIN,
Président du Comité de Palmarès.

La France reprenant jour par jour sa place au premier rang des nations, respectée au dehors, apaisée et tranquille à l'intérieur, jouira de ce que Lincoln, le Président, appelait le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple.

Le monde entier comprendra que la justice et l'équité forment la base fondamentale de l'édifice républicain. La sagesse de son maintien attirera alors à la république la confiance universelle, et cette confiance fera peu à peu disparaître les distinctions de parti. Quand ces résultats seront obtenus vous, Français, nous, descendants de Français, nous pourrons crier d'un commun accord qu'un autre jour de gloire est arrivé pour notre chère France. Heureux pays, aimé des hommes; heureux pays, béni de Dieu!

L'Orphéon, M. E. Morelan soliste, chante un air patriotique: "Le Quatorze Juillet." Il chante également l'hymne américain "Hail Columbia", et les élèves de l'école de la Société française du 14 Juillet chantent "Red, White and Blue" et le Chant des Girondins.

De suite après, est lu le palmarès dont nous publions ci-dessous le détail, et sont distribués les prix et les médailles.



M. E. HOULNE,
Président du Comité de Musique.

PALMARÈS.

Médaille d'Excellence donnée par M. l'Amiral Rivet pour le 1er Cours, méritée par James Chaignaud et René Commeville: gagnée par René Commeville.

Médaille de Politesse donnée par M. le Consul de France, méritée par Georges Fernandez.

Médaille de Français donnée par l'Athénée Louisianais pour le 1er Cours, méritée par James Chaignaud.

Médaille de Français donnée par la Société Française pour le 2me Cours, méritée par Jules Brana.

Médaille de Français donnée par l'ABEILLE de la Nouvelle Orléans pour le 3e Cours, méritée par Paul Gourdon.

Médaille donnée par M. Cornille pour la plus haute moyenne de l'école, méritée par John Caruana.

Médaille donnée par M. Lucien Rault pour le meilleur examen en Arithmétique méritée par Albert Chapoit.

Médaille d'Excellence donnée par la Société du 14 Juillet pour le 2me Cours, méritée par Frank Loubat, Maxime Marandet, Lucien Vincenz et Louis Cazaubon: gagnée par Frank Loubat.

Médaille d'Excellence donnée par la Société du 14 Juillet pour le 3me Cours, méritée par John Lala, Robert Chapoit, Paul Gourdon, Léon Vignolles, Edwin Zander et John Caruana: gagnée par Paul Gourdon.

Médaille d'Excellence donnée par la Société du 14 Juillet pour le 4e Cours, méritée par Joseph du Rapau, Florian Pinoges, Pierre Arata et Louis Commeville: gagnée par Pierre Arata.

Médaille d'Exactitude donnée par M. Lucien Rault pour le 1er Cours, méritée par James Chaignaud.

Médaille d'Exactitude donnée par la Société du 14 Juillet pour le 2me Cours, méritée par Louis Cazaubon, Emile Welty et Willie Arata: gagnée par Emile Welty.

Médaille d'Exactitude donnée par la Société du 14 Juillet pour le 3e Cours, méritée par Edwin Zander.

Médaille d'Exactitude donnée par la Société du 14 Juillet pour le 4e Cours, méritée par Paul Welty, Pierre Arata et Auguste Larrivière: gagnée par Paul Welty.

Médaille d'Excellence donnée par une amie, pour le 1er grade, méritée par Maxime Marandet.

PREMIER COURS.

6e grade — Albert Chapoit, 2 seconds prix: Théophile Maumus, 1 premier.

7e grade — James Chaignaud, 4 premiers prix: Charles Bouchereau, 1 premier.

6e grade — Armand Quilio, 2 premiers et 1 second prix: Samuel Coste, 1 premier et 1 second: Tony Zimmermann, 1 prix.

5e grade — Adonis Quilio, 2 premiers prix: Marcel Crettet, 2 premiers, 2 seconds: Roger Souville, 1 premier, 1 second: Roger Robert, 3 premiers: René Commeville, 5 premiers: Paul Moreau, 1 premier.

SECOND COURS.

4e grade—Lucien Meniézun, 1 premier et 1 second prix: Jules Brana, 1 second; Maurice Delerd, 1 second; Emile Welty, 1 second; Georges Fernandez, 1 second; Georges Bardone, 3 premiers; Percival Seely, 2 seconds; Frank Hitzman, 1 premier, 2 seconds.

3e grade—Paul Gourdon, 5 premiers prix: Léon Vignolles, 2 premiers, 2 seconds: Paul Loubère, 4 seconds: Albert Fourticq, 3 premiers; Albert Muller, 2 premiers, 1 second: Joseph di Marco, 1 premier: Walter Hitzman, 1 second; Léon Guarino, 1 premier, 3 seconds.

TROISIÈME COURS.

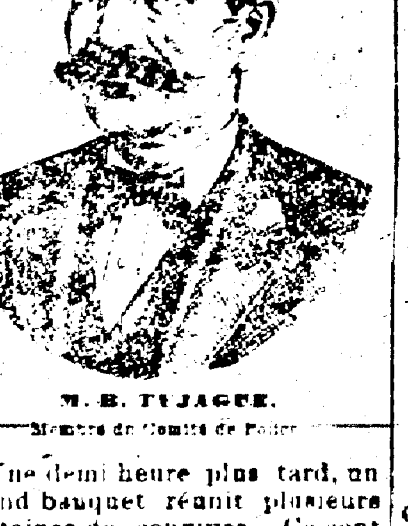
2e grade — Edwin Zander, 4 premier prix: Alexandre Thro, 1 premier, 1 second: Alexandre Bage, 2 premiers, 2 seconds: Frank d'Arcangelo, 3 premiers, 1 second: John Lala, 4 premiers; John Caruana, 4 premiers: Gabriel Kerlec, 3 premiers, 1 second: Henry Sordelet, 1 premier: Bernard Raynal, 3 premiers: Lionel Bouchereau, 1 second: George Cazaubon, 2 premiers; Robert Chapoit, 1 premier.

1er grade—Frank Loubat, 4 premiers prix: Maxime Marandet, 4 premiers: Léo Loubère, 3 premiers, 1 second: Eddie Loubat, 3 premiers, 1 second: Willie Arata, 2 premiers, 2 seconds: Lucien Vincenz, 4 premiers: Jean Casteix, 1 second: Félix Maillos, 1 premier, 1 second: Armand Peyroutet, 1 premier, 1 second: Emile Seguy, 3 premiers: Louis Cazaubon, 4 premiers: Jean Fisse, 2 premiers.

GRADE PRIMAIRE.

Joseph du Rapau, 4 premier prix: Florian Pinoges, 5 premiers prix: Eugène Bornet, 3 premiers, 2 seconds: Cyprien Brana, 3 seconds, 1 premier: Auguste Lobe, 2 premiers, 2 seconds: Louis Ranval, 3 seconds: Paul Poynot, 3 seconds: Joseph Gendusa, 1 premier: Sidney Sordelet, 4 premiers, 1 second: Roxy Gondrexon, 4 premiers, 1 second: François Ranval, 2 seconds: Santo Picoraro, 2 seconds: François Rocques, 4 seconds: Félix Guarino, 2 premiers: Paul Welty, 3 premiers, 1 second: Edmond Sabatier, 3 premiers, 1 second: Pierre Arata, 5 premiers: George Fisse, 2 seconds: Dominique Bondi, 2 premiers, 1 second: Louis Commeville, 4 premiers: Georges Domergue, 2 seconds.

A six heures et demie, le prof. Charles H. Kallerich fait une ascension de ballon. Il s'élève sous les yeux de plusieurs milliers de personnes, à deux mille pieds au dessus du sol; son aérostat fait explosion et on voit l'audacieux aéronaute descendre dans un parachute auquel est suspendu un trapèze et sur lequel trapèze il exécute des tours de force et d'adresse.



M. B. TUJAGUE,
Membre du Comité de Police.

Une demi heure plus tard, un grand banquet réunit plusieurs centaines de convives. Ce sont MM. Emile Lubeigt, président du comité du banquet, et Paul Langlois qui vont leur donner une idée de leur savoir-faire; d'éminents orateurs ont parlé de la France en termes élogieux: eux, vont célébrer la France à leur façon; ils vont donner une idée de son art culinaire; et deux heures durant, ils ont pour les estomacs qui se sont livrés à eux, de tels égards que ceux-ci se laissent subjuguer, vaincre et finissent par admettre que l'art culinaire français n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

A la tête de la table du banquet d'honneur présidait M. Emile Pons; à ses côtés étaient les invités de la société tous des personnages de distinction, le maire, M. Maurice Damour, vice-consul de France, les fonctionnaires d'Etat et de ville, etc.

La série des *toasts* est ouverte à la fin du repas par M. Pons qui lève son verre en l'honneur du président Loubet, après avoir dit quelques mots très bien trouvés à l'adresse des convives.

M. MAURICE DAMOUR.
Vice-Consul de France.

M. Maurice Damour est appelé à se faire entendre; il le fait d'une façon qui empoigne, qui charme toute l'assemblée. M. Damour parle avec une facilité extrême; il trouve le mot juste pour tout et pour tous. Il parle de la France avec ce respect, cette admiration, cette tendresse qu'éprouve un fils pour sa mère; mais il parle également de l'Amérique, de la Nouvelle Orléans avec un tact infini.

Nous publierons demain peut-être l'admirable discours de M. Damour.

M. Capdevielle, le Maire, lui aussi, a parlé d'une très heureuse façon; puis se sont fait entendre successivement: MM. Léon Jastremski, H. McCall, J. Gentil, Prof. Alcée Fortier, N. C. Blanchard et L. Lafargue.

Tous ont dit des choses fort aimables pour la France.

Voici le menu du superbe repas qu'ont servi MM. Lubeigt et Langlois:

Hors d'œuvres.
Olives, Céleri Kalamazoo, Radis.
Dewar Scotch Highball.
Potage.
Consommé aux Pâtes d'Italie.
Medoc.
Poisson.
Filet de Sole, Harly, Pommes Surprises.
Graves.
Entrées.
Riz de veau braisé Périgourdine
Petits pois Parisienne.
Roti.
Dindes farcies aux pacanes.
Margaux.
Salades.
Mayonnaise de Crevrettes.
Panachée de Saison.
Haut Sauternes.
Dessert.
Glace Tricolore, Gateaux Mille feuille.
Louis Roederer Grand Vin Sec.
Café.
Morning Joy.
Fine Champagne.

Les vins de Bordeaux ont été gracieusement fournis par C. H. Maurel, de la Maison J. J. Maurel & Fils, de Bordeaux, France.

Tandis que les uns se dirigeaient vers la salle du banquet, les autres se rendaient dans la salle de l'Auditorium où se donnait un bal très animé, très brillant.

A neuf heures et demie un superbe feu d'artifice a été tiré et a fait l'émerveillement de la foule. Voici dans quel ordre en ont été lancées les pièces:

Welcome.

1. Drapeaux français et américain de 300 pieds de largeur chacun.
2. Batterie italienne.
3. Demi roue.
4. Statue équestre de George Washington.
5. La guerre et le feu.
6. Etoiles tourbillantes.
7. Les Présidents des deux Républiques amies se donnant la main.
8. Bouquet brillante.
9. Couronne de feux d'artifice.
10. Portraits de Napoléon et de Thomas Jefferson Président des Etats Unis.
11. Monument de la République Française d'une hauteur de 45 pieds.

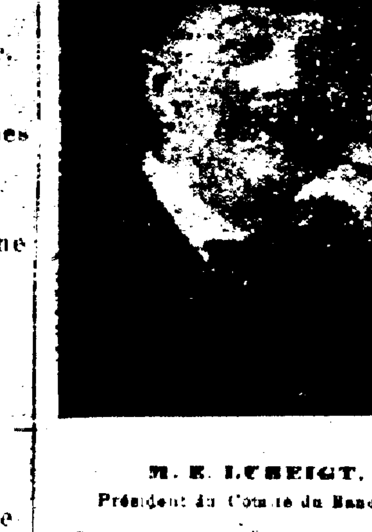
Bombes Vases se terminant en un grand Bouquet de feux d'artifice.

Le patriotisme est inventif; il est parfois plus ardent chez ceux qui vivent éloignés du pays. Ce que nous admirons en nos colons français, nous le leur avons déjà dit, et il nous est infiniment agréable de le leur redire: c'est que même s'ils ont transporté définitivement ici la patrie, leur cœur bat toujours à l'unisson de celui de cette France où fut pour eux le berceau, le nid des amours, des tendresses familiales.

Et tous ces fils vivant dans un volontaire exil, nous ont donné hier le réjouissant spectacle d'une colonie unie et fidèle à son sang. Qu'ils demeurent convaincus, ces fils, que si eux n'oublient pas la France, la France, elle non plus, ne les oublie pas; qu'elle les suit par la pensée, où qu'ils aillent; qu'elle interroge tous ceux qui lui viennent de nos rives pour savoir si son esprit est toujours conservé au fond de cette Amérique qui accueille, qui donne une si large hospitalité à ses enfants.

La manifestation d'hier a été vraiment superbe, digne du grand événement qu'elle commémorait. Et si notre colonie française a fait largement les choses, nous, Louisianais, sommes heureux de l'honneur qu'elle nous a fait de nous associer à elle, de nous avoir permis d'envoyer à la France notre témoignage d'affection.

La fête d'une nation a toujours quelque chose d'impressionnant, de solennel, de grandiose, et l'attendrissement se mêle à cette grandeur quand ce sont des fils qui la célèbrent loin du clocher natal.



M. E. LUBEIGT,
Président du Comité du Banquet.

Nous avouons n'avoir pu nous défendre d'une vive émotion quand nous avons vu un peu partout en ville, rue du Canal et aux Fair Grounds surtout, flotter aux brises ce drapeau tricolore dont les plis renferment tant de splendeurs et de douleurs, mais qui a conservé toute sa pureté, toute sa gloire au milieu des tourmentes qu'il a traversées; nos yeux se sont mouillés, faisons cet autre aveu.

Comme toutes les nations, la France a eu ses ombres et ses rayons, mais derrière ses ombres, pour ceux qui, com-

SUITE A LA 7me PAGE.

---

sa tendresse.

Il y avait bien un moyen: voyager....quitter Paris, émigrer vers un pays où jamais Clarisse et Georges ne seraient allés ensemble.

Le tentateur proposait la Normandie, faisant un tableau enchanteur des distractions que la jeune femme trouverait au milieu de ce tourbillon mondain dont elle n'avait qu'une idée bien lointaine.

—Mais il faut de l'argent, beaucoup d'argent, murmura Clarisse.

Michel répliqua de son ton le plus dégagé:

—Ne vous occupez pas de ces détails ma chère amie. Ne vous en occupez jamais avec moi..... J'ai toujours été économe....Et puis, vous le savez, ma situation au bureau me fait fréquenter la Bourse. J'y risque de temps en temps....oh! à coup sûr, bien entendu, quelques opérations, Elles ont été heureuses ces temps derniers... ..J'ai gagné une assez grosse somme. Vous voyez que vous ne devez avoir aucun scrupule.

—Mais Denise!

—Elle restera avec ma fille chez la grand'mère de Rolande. Ne vaut-il pas mieux, pour cette pauvre enfant, qu'elle oublie peu à peu cette maison dans laquelle vous ne pourrez certainement pas rester après......le jugement.

Mme Davenesle garda le silence.

Le soir, en embrassant sa fille, elle lui dit:

—Si j'allais en voyage, Denise, voudrais-tu rester avec Rolande?

—Non, répondit l'enfant, je voudrais m'en aller avec toi....

—Mais si c'est dans un pays très éloigné?....

—Un pays éloigné......Oh! petite mère, j'ai deviné? Tu vas retrouver papa!....Mais, alors, pourquoi ne m'emmènes-tu pas? ....Je voudrais tant lui dire, à mon petit père, que c'est très mal de m'avoir quittée comme cela....si vite....Je sais bien qu'il était très pressé de partir; mais il aurait dû tout de même m'embrasser avant de prendre le chemin de fer. Oh! Tu ne t'en iras pas sans moi, n'est-ce pas, maman?....

Le lendemain, Clarisse répondait à Michel qui l'invitait à faire ses malles:

—Je ne peux pas m'absenter de Paris, mon ami....Je mourrais de honte si on me rencontrait avec vous dans ces endroits de plaisir, tandis que l'homme dont je porte le nom va comparaître devant ses juges.

—Mais pourtant....

—Plus tard, vous ferez de moi ce que vous voudrez.

Une volte-face s'imposait.

—D'autant plus, répliqua Cartigny de sa voix chaude, qu'alors vous aurez divorcé et que vous porterez mon nom......Il sera sans tache, au moins, celui-là!

Cependant, il éprouvait, au fond de lui, une véritable colère.

Clarisse osait lui opposer un refus! Il n'était donc pas encore son maître comme il le croyait!

Le figurait-elle qu'il était homme à tenir compte de la volonté d'une femme?

Comme elle s'abusait!

Mais, pour le moment, il était nécessaire de ne rien brusquer, il lui ferait expier plus tard ses dernières velléités d'indépendance!

Il n'insista pas.

Pourtant, Cartigny avait vu nettement l'ennemi qui le gênait: c'était le petite Denise.

Elle seule empêchait l'influence de Michel de s'exercer aussi despotiquement qu'il le rêvait sur sa victime....

Et la fille hérita de la haine qu'il avait vouée au père....

Ne pouvant entraîner Clarisse à la mer, il la décida toutefois à faire quelques brèves excursions aux environs de Paris, à Compiègne et à Chantilly.

Il lui avait assuré qu'en prenant des précautions, on n'aurait à redouter aucune indiscrétion, aucune rencontre fâcheuse.

Ils logeaient dans une auberge et ne se promenaient que dans les sites les plus solitaires de ces deux admirables forêts.

Michel réussit ainsi à séparer la mère et la fille pendant quelques jours. C'était un résultat appréciable dont il augurait bien pour l'avenir.

Denise avait passé ce temps avec Rolande auprès de laquelle elle était, du reste, entourée des soins les plus vigilants.

La grand'mère de Rolande, avec qui la petite vivait, dépassait à peine la quarantaine.

Mme Chambly—c'était le nom de la brave femme—s'était mariée très jeune, à seize ans.

Sa fille était morte en couches à vingt ans.

En se mariant, Mme Chambly exerçait la profession couturière Au bout de quelques années, et grâce aux économies qu'elle sut réaliser dans son ménage, elle avait pu s'établir confectionneuse: la mort de son mari ne la laissa donc pas au dépourvu.

Elle employait quatre ouvrières composant une sorte d'atelier minuscule où l'on n'engendrait pas la mélancolie.

La maison qu'elle habitait dans le haut du faubourg Poissonnière, près du boulevard extérieur, était pleine de rires et de chansons.

Rolande vivait dans ce milieu joyeux, gâtée par la patronne et par l'atelier.

Bien souvent, l'enfant avait parlé à sa grand'mère de sa petite amie Denise.

Mme Chambly, qui avait gardé de son premier métier un langage pittoresque et coloré, particulier à la plupart des filles d'ouvriers, lui répondait:

—Sais-tu bien, la gosse, que tu me donnes envie de la voir, cette moucheronne-là!....Seulement, voilà, ses parents sont de la haute. Ils trouveraient que ce n'est pas assez chouette ici, pour qu'elle y vienne!

La première visite de Denise fut donc un réel plaisir pour la brave femme.

—C'est vrai, qu'elle est bien gentille, ta camarade! déclara la grand'maman enthousiasmée à Rolande....Et puis, pas de manières!....C'est pas une mamselle Tata....Ça me botte!.... Aussi, je la gobe déjà tout plein! ....Elle rappliquera encore, pas?....

L'enfant revint. La vieille Parisienne la trouvait de plus en plus à "croquer".

Enfin, quand Denise "rappliqua" pour passer près d'une semaine auprès de son amie, la joie de l'excellente Mme Chambly fut de plus en plus exubérante.

—C'est bien tapé!....s'écria-t-elle....Pendant que sa maman se tirera des pattes, Denise fera dodo ici....C'est pas Rolande qui s'en plaindra!....Ce qu'elles vont s'en payer des bosses toutes les deux!... Ah! les mâtines!....Avec ça qu'elles se ressemblent un peu....Oui, regardez les bien ...Elles ont presque les mêmes mirettes en or! ....C'est comme qui dirait les deux frangines!

Les ouvrières étaient tout à fait de l'avis de leur patronne.

Denise, quoi qu'elle sût que l'absence de sa mère ne serait que de courte durée, était triste, mais elle se laissait dorloter pour ne pas attrister son nouvel entourage. Et puis son petit cœur battait très fort, car elle se demandait si sa maman, au retour, ne lui ferait pas la surprise de lui ramener son père.

Rolande était bonne, gentille, affectueuse; ces demoiselles de l'atelier comblaient les deux gamines de prévenances. Pendant les intervalles de leur travail, elles apprenaient aux fillettes de jolis jeux auxquels elles se mêlaient elles-mêmes, aussi rieuses que si elles avaient eu l'âge des "deux frangines".

Pourtant, au bout de trois jours, Denise ne semblait plus s'amuser aussi franchement; elle disait à Mme Chambly:

—Maman ne revient pas!

La brave femme répliquait:

—Tu es donc malheureuse ici?

—Oh! non, madame, car tout le monde est bien bon pour moi, surtout vous....Seulement, vous comprenez, tout de même, vous n'êtes pas maman....

Clarisse revint: il était temps. Mme Chambly craignait que la petite ne tombât malade. Denise réintégra l'appartement de la place Clichy.

L'enfant interrogeait sa mère et lui disait le naïf espoir qu'elle avait conçu au sujet du retour de son papa.

Elle ne cessait de poser des questions: Où était-il? Que faisait-il dans le pays où il demeurait? Quand reviendrait-il?....

L'épouse coupable courbait la tête, n'ayant même plus la force de mentir encore à cette enfant et d'inventer de nouveaux prétextes pour expliquer l'absence prolongée de Davenesle.

Un après-midi, la petite fille pénétra à l'improviste dans le cabinet de toilette de sa mère.

Ni Clarisse ni Cartigny ne l'avaient entendue.

La porte était entrebaillée. Denise n'avait eu qu'à la pousser.

Lorsque la fillette entra, elle eut un mouvement de recul. Dans la glace, elle venait de voir sa mère embrasser Cartigny.

A continuer

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve

DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS

MRS. WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCÈS PARFAIT par des MILLIONS de MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES, APAISE toute DOULEUR, GUÉRIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et de n'en prendre aucun autre.

Vingt-cinq Cents la Bouteille
1er fév—1 a